

Béatrice Quertier

Faits d'hiver



Avertissement : cet ouvrage est une pure fiction, issue de mon imaginaire. Néanmoins, je me suis basée sur des faits réels, mais totalement remaniés pour les besoins du roman.

*« Quand on enferme la vérité sous terre,
elle y prend une force telle d'explosion, que,
le jour où elle éclate, elle fait tout sauter
avec elle. »*

J'accuse
Emile Zola, 1898

Elle espère rentrer au plus vite à la maison. Elle a très peur, il fait froid, il fait nuit, le drame d'une incommensurable violence qu'elle vient de subir la laisse terrifiée. Tout à l'heure, elle a pu s'échapper des griffes de ce fou, cet animal en rut qui l'a violée. Elle en est encore toute endolorie, elle a mal, dans son corps, dans son âme. Elle est parvenue, elle ne sait encore trop comment, à enfourcher son scooter. Mais la peur lui vrille les tempes, les entrailles, le cœur. Tout son être exsude l'épouvante de ce qu'elle vient de vivre. Elle sent encore l'odeur répugnante de l'homme pris d'un désir animal, elle revoit son visage bouffi, ses traits violents penchés sur elle, son rictus bestial. Quelle est cette force surnaturelle qui l'a animée, où a-t-elle puisé cette envie de vivre qui lui a permis de le repousser des deux pieds tout à l'heure ? Il s'en est allé rouler plus loin, s'est cogné la tête contre le mur, et elle a ainsi pu s'échapper sur son engin. Plus que quelques centaines de mètres, et elle sera enfin à l'abri, au chaud, en sécurité à la maison. Comment va-t-elle pouvoir raconter son histoire ?

Soudain, dans son rétroviseur, des phares s'approchent dangereusement. Elle sent son cœur s'emballer. Son instinct lui dicte de rester sur ses gardes, et elle se range sur le bas-côté ; néanmoins, elle accélère, le danger venant de derrière lui faisant oublier les risques de la chute.

Plus que quelques mètres. Elle imagine la maison, où elle sera dans quelques minutes. Pourquoi a-t-elle accepté de boire un dernier verre avec lui ? Pourquoi ne s'est-elle pas méfiée ? Cela fait quinze jours qu'ils se voient, en cachette, parce qu'il est plus vieux qu'elle et que sa famille d'accueil risque de lui faire encore la morale. Tout à l'heure, sa patronne les avait surpris enlacés, et si elle raconte à tout le monde qu'il l'a violée, personne ne la croira. Mais tout à l'heure dans le bar de nuit, elle avait voulu le décourager, car elle avait lu dans ses yeux et elle avait bien assimilé que quelque chose ne tournait pas rond dans l'esprit dérangé de ce quidam...

Un choc violent. Elle se retrouve à terre. Est-elle tombée ? Ses yeux se posent sur son scooter ; il est vrillé, tordu. Ce n'est pas une simple chute. Son cerveau fonctionne très vite. Que s'est-il passé ? Le moteur tourne encore, elle tente de se relever. Mais un nouveau choc plus violent encore se répercute dans tout son corps. Elle est à moitié assommée. Puis elle ressent une immense douleur aux cheveux. Quelqu'un tente de la tirer, utilisant sa longue chevelure par derrière. Elle a très mal, elle a très peur.

De nouveau, elle pense à la maison, à sa sœur, si près d'elle. Elle tente d'appeler, mais aucun son ne sort de sa gorge. Elle a mal à la cheville, mal à la tête. Puis on la soulève de terre, et on l'emmène de force dans la voiture. Péniblement, elle parvient à ouvrir les yeux. C'est lui, c'est le fou, c'est cet Antoine qui n'a pas cessé de la harceler ces derniers jours. Ses yeux, injectés de sang, sont plus hagards que jamais. Sa bouche forme forme un rictus mauvais, il est complètement défiguré. Elle ne parvient même pas à parler, toute à son effroi. Puis les coups pleuvent. Elle enregistre qu'il hurle, mais son cerveau apeuré ne parvient pas à déchiffrer la succession de mots que ses oreilles captent.

Elle ne parvient pas à se protéger. Lorsque les coups arrivent sur sa tête, elle lève les bras, mais aussitôt les coups pleuvent sur son abdomen. Elle se courbe en deux, mais alors c'est la colonne vertébrale qui la fait atrocement souffrir. A bout de force, à bout de douleur, elle perd conscience.

Elle rouvre les yeux. Elle se trouve dans une caravane immonde, un taudis nauséabond. Elle ne sait plus si elle a peur, si elle souffre. Elle est dans un état second, c'est comme si son esprit a quitté son corps. Elle sait à présent qu'elle va mourir. Alors elle pleure, doucement. Les larmes coulent le long de ses joues, se mêlant au sang coagulé qui a coulé de son nez, de sa bouche, de son cuir chevelu. Elle pense à sa sœur jumelle. Ressent-elle ce qu'elle ressent, comme cela a

pu arriver quelquefois ? Elles ont vingt ans, elles voulaient vivre, être heureuses, enfin. Elles en avaient passé des heures, le soir dans leur chambre, à se raconter de belles histoires d'avenir. Très tôt, elles avaient été placées toutes deux dans des familles d'accueil. Leur mère les avaient abandonnées, et le papa, toujours présent néanmoins, n'avait pu, seul, les élever toutes les deux. Il avait dû prendre la dure décision de les confier à la DDASS où, pensait-il alors, elles seraient plus heureuses qu'avec lui. Il avait pleinement confiance en cette institution où de nombreux contrôles certifiaient d'un certain confort.

Mais, à l'insu de tous, le « père d'accueil » avait abusé de sa sœur, alors qu'elles n'avaient que quinze ans. Elles n'avaient jamais osé en parler à quiconque, surtout pas à l'assistante sociale. Personne ne les croirait, pensaient-elles. Et puis, pour aller où ? Changer encore de famille, de vie, d'amis ?

Elles étaient bien dans cette vie, avaient chacune un travail, des tas de copains qui les appréciaient. Elles se vengeraient de la vie, plus tard, elles se l'étaient promis. Elles seraient riches, respectées. Elles s'en étaient fait le serment.

Mais les coups recommencent à pleuvoir. Elle ne sent plus rien. Devant ses yeux, un voile se forme, de plus en plus opaque. Elle sombre dans ses rêveries d'adolescente, se refait mentalement toutes les belles images d'antan.

Petit à petit, il n'y a plus de peur, plus de douleur.

Elle vogue vers une vie meilleure, devient enfin confiante. La vision d'une immense lumière douce l'appelle et la rassure. Sa sœur est là, qui lui sourit et lui tend la main. Elle se laisse glisser vers son beau sourire...

EXTRAIT

Jeudi 20 janvier

La température est pourtant si clémente, en ce jeudi 20 janvier, à 10h30 du matin ! Sec et froid comme elle l'aime. Il a un peu gelé ce matin, les bruits sont comme assourdis, la nature semble en suspens, en attente. L'air est pur.

Comme toutes les fois où elle ne travaille que l'après midi, Paula effectue son jogging en battant la campagne, par les chemins « jaunes » comme on dit par ici, ces chemins qui avaient été tracés suite aux remembrements successifs. Parfois, elle court le long du chemin de halage, le long de la Vilaine. Parfois, comme aujourd'hui, elle préférerait les lieux isolés, les chemins pierreux où elle est sûre de ne rencontrer personne. Et aujourd'hui, elle n'est pas d'humeur à sourire. L'endroit est magnifique, sauvage, avec une succession de champs et de landes arides, où poussent genêts et ajoncs. Toutes sortes de chants d'oiseaux l'accompagnent dans sa course, mais elle ne les voit ni ne les entend : tout lui est si familier

pour elle qui emprunte les mêmes circuits depuis si longtemps ! Pourtant, si elle avait su poser son regard sur le paysage avec l'attention soutenue des amoureux de la nature, elle aurait constaté tous ces changements subtils qui s'opèrent de semaine en semaine : la luminosité qui se transforme et devient subrepticement plus opaque, les couleurs des feuillages qui virent au jaune, au rouge, au brun, même les odeurs sont différentes, les bruits, l'atmosphère même ne sont jamais les mêmes.

Mais Paula est ailleurs pour le moment. Son humeur se révèle morose. Demain, elle reprendra son travail au supermarché de Bain de Bretagne. Une terrible angoisse lui secoue les entrailles en évoquant ce terrible et banal train-train quotidien. Comme elle abhorre ce boulot, par toutes les pores de sa peau ! Mais que saurait-elle faire d'autre ? Ce n'est certes pas avec son BAC littéraire en poche qu'elle peut décrocher un emploi à la mesure de ses rêves, dans ce trou perdu à l'orée de la Bretagne !

Ses parents agriculteurs l'avaient non seulement vivement encouragée à « poursuivre ses études », mais l'avaient carrément harcelée afin qu'elle obtienne ce BAC, ultime récompense de parents qui n'avaient eu d'autres choix que le travail à la ferme, dès leur plus jeune âge. Ils avaient eu d'autres ambitions pour elle que ce travail devenu si peu gratifiant. Et elle l'avait obtenu, ce diplôme, difficilement, à la sueur de son front et aux longues heures à étudier seule le soir dans sa chambre.

– Il te faut ce BAC, ma fille, disait le père, si tu veux être quelqu'un plus tard !

Et elle avait cru son père, pauvre crédule qu'elle était alors, elle avait fait sienne son ambition. Elle avait bûché, travaillé dur ; mais où en était-elle à présent ? Quelle est sa vie aujourd'hui ? Elle en veut un peu à ses parents de l'avoir ainsi leurrée, de lui avoir asséné ces messages comme des vérités. D'un autre côté, elle peut les comprendre. Mais ce qu'elle ne peut supporter, c'est de les entendre dire, fièrement :

– Ma fille a bien réussi, elle a eu son BAC !

Ça non, elle ne peut l'entendre ! Oui, elle l'avait eu, ce foutu BAC, et la voilà à présent à remplir les rayons de livres et de magazines dans un supermarché !

De rage, elle pique un sprint à s'en faire éclater les poumons, comme si la maltraitance de son corps pouvait effacer le chagrin. Ivre de frustrations, de ressentiments envers ses parents, son travail, le monde entier même, essoufflée par ses efforts et par la vision de sa vie insipide, elle s'écroule sur le talus et se met à pleurer. En plus, les vacances de Noël s'étaient mal passées. Elle en gardait encore, quelques semaines après, un goût de fiel dans la bouche.

Faute d'argent, ils n'avaient pas pu partir, vers un ailleurs, loin du quotidien étouffant. Les enfants, énervés, avaient fait un tapage d'enfer, bousculant tout sur leur passage. Paula en avait gardé le sentiment

d'avoir passé ces deux semaines à les réprimander, et elle en conservait un vague sentiment de culpabilité. Le soir, éreintée d'avoir dû passer sa journée à réparer les dégâts de ses deux petits diables, et face au laxisme de son mari, elle se refusait à lui le soir. Il s'ensuivait inévitablement des disputes et, lui, las d'une épouse fatiguée et des enfants tapageurs, se réfugiait souvent au café ou au stade de foot avec ses copains, la laissant seule à la maison se débrouiller. Ces vacances-ci, les pires qu'ils aient passé ensemble, avaient été un déclencheur, un détonateur. Elles lui avaient réellement fait prendre conscience qu'elle n'en pouvait plus de cette vie de chien. Avec ces pensées moroses, Paula se dit qu'elle n'a plus du tout envie de rentrer chez elle, et de reprendre cette petite vie si médiocre. Qu'ils se débrouillent donc tous ! Qu'ils aillent tous au diable !

« Mais bon sang, se dit-elle, à quoi je sers à part faire la bonniche ? Quel est le sens de ma vie ? Est-ce que c'est uniquement ça, la raison de vivre ? Faire des gosses, les élever, passer un tiers de son temps à faire un boulot inintéressant, tout ça pour gagner du fric et le dépenser aussitôt dans les crédits. Où sont toutes mes illusions de jeunesse ? Je me sens si vieille, si usée. Je n'ai pas d'autres envies que ce qu'on nous montre à la télé. Uniquement des envies d'acheter. La plupart du temps, ce sont des choses inutiles qui restent dans les placards. Je n'ai plus de désir. Je n'ai plus d'envies. Je n'ai plus d'espoir. Le reste de ma vie sera-t-elle toujours ainsi ? ».

Une idée subite germe dans son cerveau fatigué et elle farfouille dans sa poche intérieure.

– Tiens, se dit-elle, c'est vrai, j'ai oublié de ranger la carte bleue ce matin quand j'ai fait le plein de gasoil »

Et comme toutes les petites idées, elle se met à grandir, à germer, à prendre corps. C'est cette sorte de petite idée insidieuse qui arrive parfois, de celles qui jaillissent d'on ne sait où, subrepticement, dans des moments de dépression voilée. Juste une petite idée jetée au hasard des cogitations et qui, soudain, devient réalité.

– Et si je les plaquais pour un temps ? Je pars au soleil, chez Jacqueline ma marraine. Elle me soutiendra parce que nous nous aimons beaucoup. En plus, elle est assez riche et pourrait m'aider à me reconstruire une vie nouvelle. Après tout, pourquoi pas ? Je pourrai reprendre des études, je n'ai que 34 ans, cela devrait être possible. Oui, mais les enfants ? Après tout, leur père peut bien s'en occuper un peu. Cela fait 10 ans que je leur suis toute dévouée, il y a des tas de couple qui se partagent les tâches. Il faut aussi que je pense un peu à moi, non ? Je les reprendrai quand j'aurai une belle situation. Ils comprendront et seront fiers de moi. Après tout, à 8 et 10 ans, ils sont capables de tout comprendre si on leur explique bien les choses avec amour et honnêteté. Ils comprendront à quel point je suis à bout ! »

Paula sèche ses larmes. Déterminée soudain

comme si elle avait subi un électrochoc, sa résolution est prise. Elle ne peut vraiment pas continuer comme ça, ah ça non !

Son cerveau se met à fonctionner très vite : elle se trouve en ce moment près de Sainte Anne sur Vilaine. La gare la plus proche se situe à Guipry, à 8km de là. Le voyage jusque là-bas ne serait rien d'autre qu'une belle promenade pour une marcheuse comme elle. Et il fait si beau en plus. Pas un nuage dans ce ciel d'azur d'un bleu profond. Une fois à Guipry, elle sauterait dans le premier train pour Rennes ou Paris, s'achèterait un jean et un sweet car elle ne pouvait décemment pas voyager avec ses vêtements de sport, et pourrait enfin filer sur la côte d'Azur, après avoir téléphoné à la maison pour dialoguer avec ses enfants.

Elle se sent soudain déborder d'un incommensurable sentiment de liberté, sait que la solution est là ; l'avenir, le bonheur enfin à portée de main, ne plus subir. Ces certitudes chassent ses doutes et sa culpabilité. Elle connaît bien la région et ses raccourcis, et il ne lui faudra pas plus de deux heures pour se rendre à Guipry sans rencontrer quelqu'un de sa connaissance. Et ce soir, elle sera près de Nice !

Allègre et légère, comme elle ne l'avait pas été depuis si longtemps, elle franchit talus et ruisseaux, ainsi que les sentiers qui cheminent à travers les champs dont la terre est en attente d'une nouvelle semence. Elle prend même le temps de humer la bonne odeur de terre ouverte par la gelée.

Au détour d'un sentier, en traversant un bosquet, elle remarque soudain, à une cinquantaine de mètres d'elle, un tas informe et noirâtre qu'elle ne parvient pas à identifier au premier abord. Une de ces bâches noires que les agriculteurs utilisent et qui sont délaissées dans la nature ? Confiante et curieuse, elle s'approche davantage. Non, cela n'a rien à voir avec du plastique, mais plutôt des résidus d'un grand feu à moitié consumé. Étrange idée de faire un feu ici, en plein milieu d'un chemin jaune. Encore quelques pas. De plus en plus intriguée, Paula se penche sur ce qu'elle voit et que son cerveau se refuse à identifier. Il y a comme un drôle de ballon, et, collé à ce ballon, un autre plus gros et quatre piquets accolés. Enfin, son cerveau décrypte l'information transmise par les rétines, et ce qu'elle voit la glace d'horreur. Ses yeux se remplissent d'effroi, et un long cri se bloque dans la gorge, refusant d'en sortir.

Éperdue, elle se met à courir, sans réfléchir à la destination de ses pas, n'ayant dans le regard que cette macabre découverte à laquelle rien ne l'avait préparée.

Combien de temps coure-t-elle ainsi ? Elle ne sait le dire, et elle courrait encore longtemps si elle ne s'était heurtée à un agriculteur qui venait visiter son champs.

– Holà, ma ptite dame, qu'est-ce qui vous arriveu don ? Vous aveu l'air toute tourneboulée.

– Là bas... Là bas..., ne peut-elle que bredouiller.

– Vous avez vu la mort ou quoi ? tente-t-il de plaisanter.

- Ou... Ou... oui... il y a un cadavre là bas !
- Non de d'là ! s'écrie le brave homme. V'là au' chose ! Vous pouvez-t-y pas me montreu ?
- Non, non, je n'y retourne pas, c'est trop horrible.
- Ben, metteu vous là, près du tracteu, moi j'vas voir. C'est-y loin ?
- Je ne sais pas.
- Attendeu moi.

Elle se sent si hagarde qu'elle ne mesure pas le temps qui passe. Hors de sa conscience, les choses s'enchaînent très vite. La gendarmerie la plus proche, celle de Bain de Bretagne, alertée par l'agriculteur, est présente dans la demie heure qui suit. Aussitôt, Paula est prise en charge à la gendarmerie pour recueillir son témoignage. On lui administre un léger calmant tant elle paraît abattue. Elle se trouve comme dans un état second, ne sachant trop si elle est en train de cauchemarder ou si elle se trouve dans la réalité, ses pensées ne pouvant se détourner de ce qu'elle a vu, tout à l'heure, dans le chemin jaune. Tout s'embrouille dans son esprit, s'empêtre. Son mari, ses beaux rêves, le soleil, le cadavre, son travail. Aucun fil ne relie ses pensées qui lui arrivent en vrac. Elle n'a plus qu'une envie : s'endormir et ne plus penser.

Durant ce temps, dans la lande, les gendarmes de Bain de Bretagne, presque tous mobilisés, s'affairent. Dans ce canton réputé tranquille, c'est la première fois que se produit ce genre de crime. L'équipe du